



CHRONOLOGIE SUCCINCTE

● Octobre 1917

Les ouvriers, les soldats et les paysans russes prennent le pouvoir et enlèvent à la bourgeoisie les moyens de production pour les rendre au peuple. Le monde est bouleversé dans tous ses fondements. Une des premières tâches du pouvoir soviétique sera de signer la paix. Paix immédiate et sans annexions. Pour les ouvriers et soldats du monde entier, le signal est clair.

● 22 décembre 1917

Les discussions avec l'impérialisme allemand commencent. L'état major allemand les fait traîner. Pour accélérer la paix, des grèves ont éclaté dans les usines de munitions de Berlin.

● 31 janvier 1918

Le chef du parti social-démocrate, Friedrich Ebert, déclare que les « *ouvriers ont le devoir de soutenir leurs frères et leurs pères au front et de leur fournir les meilleures armes.* » (Cité par Pierre Broué dans *Révolution en Allemagne*)

● 30 octobre 1918

Les marins de Wilhelmshaven se révoltent contre l'ordre de l'Amirauté de « *combattre jusqu'au bout* » et leur révolte gagne toute la flotte. Le 3 novembre, la majorité des ouvriers de Kiel s'y associe.

● 9 novembre 1918

Un an après la révolution russe, l'empereur abdique et Karl Liebknecht (*lire ci-contre*) depuis le palais impérial proclame la république socialiste allemande. C'est ce jour que Rosa Luxemburg, emprisonnée depuis le 10 juillet 1916, est enfin libérée. Ebert, dirigeant de la social-démocratie, partisan, hier, de l'union sacrée constitue un gouvernement. Des conseils ouvriers se réunissent dans toute l'Allemagne.

DURANT TOUT L'ÉTÉ, INFORMATIONS OUVRIÈRES REPRODUIT DES EXTRAITS DES CAHIERS DU CERMTRI (1)

La semaine prochaine paraîtra notre dernier dossier de l'été : documents sur la Palestine

(1) Centre d'études et de recherches sur les mouvements trotskyste et révolutionnaires internationaux.

La guerre et la révolution

« L'ennemi est dans notre propre pays »

C'est Karl Liebknecht qui forgea cette expression dont l'actualité, aujourd'hui, est brûlante

« Il nous faut tendre toutes nos forces pour construire le gouvernement des ouvriers et des soldats »

Extraits de la première lettre de *Spartacus* du 27 janvier 1916.

« **C**amarades, le jour de la liberté est arrivé. Plus jamais un Hohenzollern ne pénétrera en ces lieux. Il y a 70 ans, Frédéric Guillaume IV se tenait à cet endroit et il lui a fallu ôter sa casquette devant le cortège de ceux qui étaient tombés sur les barricades de Berlin pour la cause de la liberté, devant les cinquante cadavres couverts de sang. C'est un autre cortège qui défile aujourd'hui ici. Ce sont les esprits des millions de gens qui ont laissé leur vie pour la cause du prolétariat. Le crâne fendu, baignant dans leur sang, ils passent ici en titubant, ils suivent les esprits des millions de femmes et d'enfants qui ont péri dans l'affliction et la misère pour la cause du prolétariat. Et les millions et millions de victimes du bain de sang de cette guerre mondiale défilent après eux.

Aujourd'hui, à perte de vue, c'est une foule de prolétaires enthousiastes qui se tient au même endroit pour rendre hommage à la liberté nouvelle.

« JE PROCLAME ICI LA LIBRE RÉPUBLIQUE SOCIALISTE D'ALLEMAGNE »

Camarades, je proclame ici la libre république socialiste d'Allemagne qui doit embrasser toutes les familles, où il n'y a plus de valets, ou tout ouvrier honnête trouvera un salaire honnête. La domination du capitalisme qui a transformé l'Europe en cimetière est brisée. Nous rappelons nos frères russes. Ils nous avaient dit en partant : si dans un mois vous n'avez pas obtenu ce que nous avons obtenu, nous nous détournerons de vous. Or, il n'a pas fallu 4 jours. (...)

Il nous faut tendre toutes nos forces pour construire le gouvernement des ouvriers et des soldats et créer un nouvel ordre étatique du prolétariat, un ordre de paix, de bonheur et de liberté



Fac-similé de la lettre de *Spartacus*.

de nos frères allemands et de nos frères dans le monde entier. Que ceux d'entre vous qui veulent voir réaliser la libre république socialiste d'Allemagne lèvent la main pour en faire le serment. » (Toutes les mains se lèvent).

« Les grèves qui viennent d'éclater sont la réponse naturelle des masses au puissant ébranlement que les rapports capitalistes ont subi »

Dans un article du 27 novembre 1918, dans le journal *Die Rote Fahne* (*Le Drapeau rouge*), Rosa Luxemburg analyse la situation qui voit coexister le gouvernement Ebert et les conseils ouvriers.

« **T**andis qu'en haut, dans les cercles gouvernementaux, une entente à l'amiable avec la bourgeoisie est maintenue par tous les moyens, en bas, la masse du prolétariat se soulève et brandit son poing menaçant : les grèves ont commencé. Comment pourrait-il, d'ailleurs, en être autrement ? Une révolution a eu lieu. Des ouvriers, des prolétaires en uniforme ou en bleu de travail l'ont faite. Au gouvernement siègent des socialistes, des représentants des ouvriers. Et qu'est ce qui a changé pour la masse des travailleurs dans ses conditions quotidiennes salariales, dans ses conditions de vie ? Rien ou pour ainsi dire rien. A peine ici et là quelques concessions dérisoires ont-elles été faites, que le patronat cherche à reprendre ces miettes au prolétariat. On console les masses en leur parlant des alouettes qui doivent leur tomber toutes rôties quand l'Assemblée nationale se réunira. Nous devons glisser doucement et « *tranquillement* » vers la Terre promise du socialisme à l'aide de longs débats, de discours et

[Les grèves] sont le commencement d'un affrontement général entre capital et travail en Allemagne, elles annoncent le début du formidable combat direct entre classes. »

de résolutions à la majorité parlementaire. Le sain instinct de classe du prolétariat s'insurge contre ce schéma du crétinisme parlementaire. « *L'émancipation sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes* » est-il dit dans *Le Manifeste communiste*. Et les « *travailleurs* », ce ne sont pas quelques centaines de représentants élus qui dirigent les destinées de la société avec des discours et des contre-discours, ce sont encore moins les deux ou trois douzaines de dirigeants qui occupent les fonctions gouvernementales. La classe ouvrière, ce sont les masses elles-mêmes dans toute leur ampleur. Ce n'est que par leur collaboration active au renversement des rapports capitalistes que peut être préparée la socialisation de l'économie. (...)

LES DÉCORS EN CARTON DES CHANGEMENTS DE PERSONNES

Le mouvement de grève qui commence est une preuve que la révolution politique a pénétré jusqu'au fondement social de la société. La révolution prend conscience de ses propres fondements. Elle écarte les décors en carton des changements de personnes qui n'ont pas encore changé la moindre chose au rapport social entre capital et travail et elle monte elle-même sur la scène

des événements. (...) Dans la présente révolution, les grèves qui viennent d'éclater ne constituent

Qui est Karl Liebknecht ?

Le 4 août 1914, le parti social-démocrate allemand (SPD) vote les crédits de guerre.

Au soir du 4 août, une poignée de militants, révoltés par ce vote, se réunissent dans l'appartement de Rosa Luxemburg. Ils décident de rester dans le SPD et invitent tous ceux qui sont susceptibles de partager leur point de vue à se réunir. Clara Zetkin, la dirigeante de l'organisation des femmes socialistes répond positivement.

Le 2 décembre 1914, seul, Karl Liebknecht vote contre les crédits militaires. « *L'ennemi principal du peuple allemand est en Allemagne : c'est l'impérialisme allemand, le parti allemand de la guerre.* (...)

C'est cet ennemi que le peuple allemand doit combattre. Nous ne faisons qu'un avec le peuple allemand, nous n'avons rien de commun avec ce gouvernement allemand d'oppression politique, d'asservissement social. Rien pour ce gouvernant, tout pour le peuple allemand. »

Le 27 janvier 1916 paraît la première lettre de *Spartacus*.



Erratum dans la légende de cette photo dans notre précédent numéro : Rosa Luxemburg, lors du congrès de la II^e Internationale en 1907, à Stuttgart

pas un conflit « *syndical* » concernant les conditions de salaire. Elles sont la réponse naturelle des masses au puissant ébranlement que les rapports capitalistes ont subi par suite de l'effondrement de l'impérialisme allemand et de la brève révolution politique des ouvriers et des soldats. Elles sont le commencement d'un affrontement général entre capital et travail en Allemagne, elles annoncent le début du formidable combat direct entre classes dont l'issue ne peut être que l'élimination des rapports capitalistes de salaire et l'introduction de l'économie socialiste. »



Fac-similé d'un numéro du journal *Die Rote Fahne* (*Le Drapeau rouge*).



en Allemagne (1918-1919)

Les masses insurgées ont désigné leurs délégués

Les masses insurgées ont désigné leurs délégués pour faire aboutir le changement radical auquel elles aspirent.

« Deux pouvoirs se sont constitués à la chute de l'Empire : le gouvernement Ebert-Scheidemann d'un côté et les conseils ouvriers de l'autre. Loin d'être complémentaires, ils sont en opposition directe. Les dirigeants du parti social-démocrate affirment : « Nous avons vaincu mais nous n'avons pas vaincu pour nous seuls, nous avons vaincu pour le peuple entier ! Voilà pourquoi notre mot d'ordre n'est pas "Tout le pouvoir aux soviets" mais "tout le pouvoir au

peuple tout entier". » Donc à eux ! (Cité par Pierre Broué.)

Rappelons ce que Trotsky, dans l'*Histoire de la Révolution russe*, appelle « Le paradoxe de la révolution de Février ».

« C'est le Soviet qui a tout en mains (poste, télégraphe, transports, approvisionnement...) et pourtant ce n'est pas lui qui gouverne ! C'est un gouvernement dirigé par le prince Lvov, un aristocrate de l'ancienne cour, grand propriétaire foncier ! Comment expliquer cette contradiction ? "Le pouvoir est aux mains des socialistes démocrates. (...) Le pouvoir leur est ouvertement remis par les masses populaires victorieuses" ».

La direction du SPD lance ses corps francs contre la révolution

Le 8 janvier 1919, les corps francs de Noske commencent le ratisage de Berlin. Ils ne font pas de quartier. Cela va durer une semaine. Le 15 au soir, Rosa Luxemburg et Karl Liebknecht sont arrêtés et emmenés par les corps francs du dirigeant social démocrate Noske. Ils sont assassinés dans la nuit et leur corps jeté dans le Landwehrkanal (il faudra 5 mois pour les retrouver). La révolution est décapitée mais n'est pas morte. Au même moment, les grèves se multiplient, des mines de la Haute Silésie à la Ruhr en passant par

Berlin et l'Allemagne centrale. Le chômage était devenu massif. Il y avait plus de 3 millions de chômeurs en janvier 1919. Les émeutes de la faim étaient courantes.

A partir de juin 1919, la répression est systématique. Au même moment, de nombreux militants décident que les syndicats ne sont plus un organe de la classe ouvrière et, jetant le bébé avec l'eau sale de la baignoire, ils construisent de belles unions ouvrières, bien révolutionnaires mais isolées. (cf. *IO* n° 764)

« Brusquement, les portes de la salle s'ouvrent... Une délégation d'ouvriers fait son entrée... »

Dans son livre : « *La Révolution allemande* », Erich Otto Volkman relate la réunion du Congrès des conseils d'ouvriers et de soldats de tout le pays, le 16 décembre 1918.

« Premier parlement révolutionnaire, est-ce de là que vont naître les courants de force et d'enthousiasme dont la jeune liberté a besoin ? On se salue, on reconnaît partout des amis – vieux leaders de partis et syndicats, rédacteurs, journalistes. On est heureux de se serrer les coudes, de se retrouver au cœur même des événements politiques et de faire l'histoire.

La vérification des mandats révèle une très forte prédominance de socialistes. Fort bien, pensent leurs chefs ; ainsi, pas de surprise à redouter. Leurs gens sont dès longtemps entraînés à suivre point par point les ordres des grands chefs. Il y aura du tapage, il y aura des discours à n'en plus finir,

mais, enfin de compte, tout s'ordonnera et marchera au mot d'ordre du parti.

Deux absents. Leurs noms sont connus du monde entier, révolutionnaires jusqu'aux moelles, révolutionnaires de grand style : Karl Liebknecht et Rosa Luxemburg. Ils ne figurent pas parmi les élus, on ne les juge pas dignes d'appartenir au premier parlement révolutionnaire de la jeune république allemande.

Leurs amis proposent qu'on les invite en qualité d'hôtes du congrès en raison des services rendus à la révolution socialiste. Mais le Parlement demeure étranger aux considérations sentimentales et l'on ne tient pas aux effervescences inutiles. On ne saurait se fier à Liebknecht. La proposition est repoussée.

Richard Muller rend compte de l'activité déployée par le comité exécutif de Berlin dont le règne provisoire touche à son terme. Mais il ne fait aucune allusion au 9 novembre, pas plus qu'il ne mentionne la longue

série de lois, ordonnances, proclamations, des premières semaines révolutionnaires ; il ne dit rien non plus des tâches et des buts de l'ère nouvelle. Il parle de jetons de présence, d'indemnités, de dépenses et de liquidations. Il proteste contre les calomnies et les accusations et lance lui-même de rudes attaques contre les conseils de soldats, contre les commissaires du peuple. (...)

Brusquement, les portes de la salle s'ouvrent, derrière le fauteuil présidentiel. Une délégation d'ouvriers fait son entrée et réclame "au nom des 250 000 révolutionnaires berlinois", la suppression du gouvernement Ebert, la proclamation de la dictature des conseils, l'armement du prolétariat, la constitution d'une garde rouge, l'appel à la révolution mondiale.

Les "détenteurs du pouvoir souverain" ne sont guère rassurés. Ils s'agitent sur leurs sièges, regardent de droite et de gauche. Cependant le président du congrès est parvenu à faire sortir la délégation. »

Par définition, une situation de double pouvoir ne peut pas durer

Le 30 décembre 1918 la ligue Spartacus constitue le Parti communiste allemand. C'est Rosa Luxemburg qui expose son programme le lendemain.

« Camarades, cette première phase de la révolution qui va du 9 novembre jusqu'à ces jours derniers, est caractérisée par des illusions de tous les côtés. La plus grave illusion du prolétariat et des soldats qui ont fait la révolution fut l'illusion de l'unité sous le drapeau du "socialisme". Y a-t-il quelque chose de plus caractéristique de la faiblesse interne de la révolution du 9 novembre que son premier résultat ? A la tête du mouvement se sont mis des éléments qui, deux heures avant l'explosion de la révolution regardaient

encore comme une fonction de tenir contre elle, de la rendre impossible : les Ebert, les Scheidemann, les Haase ! L'idée de l'union des différentes fractions socialistes dans l'allégresse générale de l'unité : voilà la devise de la révolution du 9 novembre – illusion qui devait prendre une sanglante revanche et qui ne s'est évanouie que dans la réalité de ces derniers jours.

Mais l'illusion de l'unité était aussi du côté des Ebert, Scheidemann ainsi que du côté de la bourgeoisie – elle était de tous les côtés. L'illusion de la bourgeoisie était qu'en se servant de la combinaison Ebert-Scheidemann et de la république soi-disant socialiste, elle pourrait effectivement contenir les masses prolétariennes et abattre la révolution

socialiste. L'illusion du gouvernement Ebert-Haase était qu'en utilisant les masses de soldat revenant du front, ils pourraient retenir les masses ouvrières dans leur lutte de classes socialiste.

Toutes ces illusions se sont dissipées en néant. (...)

Les espérances des Ebert-Scheidemann de dominer le prolétariat à l'aide des soldats arriérés sont, en grande partie, déçues. (...)

Jusqu'ici, la révolution était naïve, inconsciente comme un enfant qui marche à tâtons sans savoir où elle va. La révolution n'avait encore qu'un caractère purement politique. C'est uniquement dans les dernières semaines, tout à fait spontanément, que les grèves ont commencé à se faire sentir. »

Hommage de Lénine à Karl Liebknecht et Rosa Luxemburg

1^{er} Congrès de l'Internationale communiste, 2 mars 1919

« Par mandat du comité central du Parti communiste russe, j'ouvre le premier congrès international. Avant tout, je vous prie de vous lever pour honorer la mémoire des meilleurs représentants de la III^e Internationale, de Karl Liebknecht et de Rosa Luxemburg. »

Agenda

Jean-Jacques Marie

historien, directeur de publication des *Cahiers du mouvement ouvrier*, présentera ses deux derniers ouvrages :

Des gamins contre Staline

La Collaboration Staline-Hitler

**Mercredi 6 septembre, à 18 h 30,
87, rue du Faubourg-Saint-Denis,
75010 Paris**

